

# LAUZUN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

PAR MM. XAVIER, MASSON ET LAFITTE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre National du Vaudeville, le 24 janvier 1840.

## DISTRIBUTION :

|                                |                                   |
|--------------------------------|-----------------------------------|
| CAUMONT.....                   | M. ÉMILE TANGY.                   |
| LORD HOPSON.....               | M. FONTENAY.                      |
| LE MARQUIS D'AGUIAR.....       | M. DOLIGNY.                       |
| LE CHEVALIER DE KERNIS.....    | M. PRADELLE.                      |
| GAUTIER, valet de Caumont..... | M. AMANT.                         |
| MADemoisELLE.....              | M <sup>l</sup> ls ANAIS FARGEUIL. |
| MARIE DE MANCINI.....          | M <sup>l</sup> ls BALTHAZARD.     |
| UN CAPITAINE DES GARDES.....   | M. CAMIADÉ.                       |
| UN HUISSIER.....               | M. LUDOVIC.                       |

## ACTE I.

Le théâtre représente une partie réservée de la terrasse de Saint-Germain : l'entrée du château. Du même côté, au premier plan, un bosquet. Au fond, le parapet de la terrasse.

### SCÈNE I.

CAUMONT, GAUTIER.

(Au lever du rideau, Caumont, suivi de Gautier, arrive par le gauche ; tous deux s'arrêtent pour écouter le silence mi-ant, qui est échoie dans l'alignement.)

CHOEUR EN DEHORS.

Ainsi Pré aux (Gros). (comme aux autres.)

Pour l'effroi des maris,  
Pour l'amour, le tapage,  
Aux fêtes de village,  
Vi'nt les enfans de Paris !  
Réveillons par nos cris  
Les Jeux, les chants, les ris.  
Pour l'effroi, etc., etc.

CAUMONT.

Que de bruit ! quelle foule ! En le voyant si joyeux, ce bon peuple, il ne tiendrait pourtant qu'à moi de croire qu'il célèbre mon arrivée.

GAUTIER.

Voilà encore de vos illusions, mon cher maître. Ah ! si nous étions à Puy-Laurens, à Montgiscard, à Prades, à la bonne heure : la présence de votre seigneurie ferait événement ; mais ici, à Saint-Germain-en-Laye, on ne nous remarque seulement pas. D'ailleurs, personne ne vous connaît dans cette ville maudite, et si le populaire est en mouvement, c'est qu'il chôme aujourd'hui saint Fiarre, le patron de la fête des Loges.

CAUMONT.

Eh bien ! c'est déjà d'un bon augure que de choisir un jour de fête pour prendre terre dans la résidence royale. C'est ici, Gautier, que la fortune m'attendait !

GAUTIER.

En ce cas, elle aurait bien dû pourvoir à notre gîte et à notre souper, car la foule a envahi les auberges et les cabarets.

CAUMONT.

Est-ce que cela m'inquiète ?

GAUTIER.

Mais tous les lits sont retenus.

CAUMONT.

A merveille !

GAUTIER.

Toutes les provisions sont épuisées.

CAUMONT.

De mieux en mieux ! il y a fête ce soir au château royal. Eh bien ! je passerai une nuit au hal, et je souperai avec messeigneurs de la cour.

GAUTIER.

Mais vous n'avez pas été invité.

CAUMONT.

Qu'importe ?

GAUTIER.

Ah ! vous êtes bien le fils de votre père ! rien ne vous émeut.

CAUMONT.

Et toi, tu n'es pas gascon ; car tu doutes de tout !

GAUTIER.

Vous avez donc un moyen de vous faire admettre dans ce château? Quel est-il?

CAUMONT.

Ah! mon ami, je voudrais pouvoir te le dire; cela prouverait du moins que je l'ai trouvé. Mais il y a une providence là-haut.

GAUTIER.

Et des sentinelles ici... ce qui me fait craindre que vous n'en soyez pour vos frais d'imagination. Mon cher maître, prenez garde, mais je crois que, chez vous, il y a quelque chose de dérangé là. (Il se touche le front.) Nous aurions bien fait de rester dans nos belles Pyrénées!...

CAUMONT.

Eh! pouvais-je y demeurer plus long-temps, quand c'est ici seulement qu'il m'est permis de la rencontrer, d'obtenir un de ses regards, peut-être un sourire!...

GAUTIER.

Un sourire de la fortune?

CAUMONT, avec chaleur.

De la fortune, de la gloire, du bonheur; car elle est tout pour moi.

GAUTIER, manifestant la plus grande joie.

Serait-il possible! vous n'êtes qu'amoureux?... Ah! mon cher maître, quel bien vous me faites!

CAUMONT.

Que veux-tu dire?

GAUTIER.

Eh! sans doute... Je vous croyais de l'ambition, et je me disais: C'est fini, il est atteint d'un mal incurable, en voilà pour le reste de ses jours... Mais c'est d'amour qu'il s'agit... je n'ai plus d'inquiétude, ça se passera!

CAUMONT.

Jamais!.. Quand le but est si haut, on a le temps de mourir avant d'avoir pu l'atteindre.

GAUTIER, effrayé.

C'est donc à une tête couronnée que vous en voulez?

CAUMONT.

Mieux que cela... Celle que j'aime a vu à ses pieds vingt couronnes, et elle n'a pas daigné se baisser pour ramasser la plus belle.

GAUTIER.

Mais, alors, que pouvez-vous espérer, vous, simple gentilhomme?

CAUMONT.

Ce que j'espère... un regard de M<sup>lle</sup> de Montpensier!

GAUTIER.

Vous aimez la grande Mademoiselle!.. celle qui a fait la guerre à son jeune et royal cousin, Louis, le quatorzième du nom?

CAUMONT.

Oui, Gautier, et je l'aime depuis l'époque que tu rappelles là; lorsque, poursuivie, durant la Fronde, par la baine de Mazarin, elle vint chercher un abri dans nos montagnes, et jusque dans le château de mon père. Elle ne fit qu'y passer, mais l'impression qu'elle me laissa, je l'emportai partout dans mes rêves de jeunesse, dans mes voyages en Allemagne, en Italie; ce n'était pour tant qu'une toute jeune fille alors; mais un cœur si exalté, une tête si vive, une imagination si folle! Je t'assure qu'il doit y avoir beaucoup de sym-

pathie entre nous! et, maintenant que tu sais tout...

GAUTIER.

Ah! mon Dieu, vous voulez m'embarquer dans quelque entreprise périlleuse... j'en frémis d'avance!.. Qu'allez-vous donc me proposer?

CAUMONT.

De quitter mon service.

GAUTIER.

Par exemple!..

CAUMONT.

Où, je ne sais où le hasard me conduira, ce que le courage, la fortune ou l'audace m'inspireront; j'ai besoin d'être libre, d'être seul, de ne traîner personne à ma suite. Ainsi, réglons nos comptes: combien te dois-je de gages?

GAUTIER.

Mais trois années!.. Cependant, je ne peux pas croire qu'après un si long voyage, vous laissiez ici, en pays étranger, no vieux serviteur qui vous a été fidèle, dévoué...

CAUMONT.

C'est toi qu'as voulu m'accompagner... mais, plus tard, nous nous retrouverons... quand j'aurai réussi... Tu dis donc... trois années... c'est beaucoup!

GAUTIER.

C'est juste le temps que j'ai passé à votre service, en quittant celui de monsieur votre père.

CAUMONT.

Ce serait donc le premier paiement?

(Il se fouille.)

GAUTIER, avec bonhomie.

Et il vous embarrasserai, n'est-ce pas?

CAUMONT.

Mais j'avoue que, pour le moment, mes finances ne sont pas dans un état de prospérité...

GAUTIER.

Tenez, parlons à cœur ouvert, mon cher maître; votre bourse est à sec, et c'est même pour cela que vous prenez un parti désespéré... Il ne faut pas qu'un gentilhomme comme vous reste sans argent.

CAUMONT.

C'est ce que je me disais.

GAUTIER.

Et si une vingtaine de louis pouvaient vous être agréables...

CAUMONT.

Tu me les procurerais?

GAUTIER, lui donnant sa bourse.

Je vous les prête de bon cœur... puissent-ils vous aider à réussir!..

CAUMONT.

Brave Gautier!.. Ah! voilà un trait!.. il y a du chevaleresque; l'histoire en parlera!

GAUTIER.

Je n'en demande pas tant; et je m'estimerai assez heureux, si j'en puis veoir causer un jour avec vous dans la demeure royale.

CAUMONT.

Tu m'y trouveras demain.

(Bruit à l'extérieur du côté gauche.)

GAUTIER.

Il y a du bruit de ce côté.

CAUMONT, regardant.

Oui, ce sont de jeunes manans qui poursui-

vent deux bourgeois, et personne ne les défend... (Tirant son épée.) Attendez mes vauriens !

GAUTIER.

Qu'allez-vous faire ? c'est par ici qu'est le château du Roi.

CAUMONT.

Tout chemin mène à Rome.  
(Il sort rapidement par la gauche. Le bruit cesse.)

GAUTIER.

Quelle tête ! N'importe ! mon argent est bien placé ; car il y a du cœur aussi. Puis, je l'ai élevé, je l'aime ; et si j'entre jamais au service d'un autre, ça ne sera que dans son intérêt, pour le dispenser de me nourrir, de me payer des gages... Il est vrai que jusqu'à présent, ça ne lui a pas coûté cher. C'est égal, je trouverai encore moyen de lui être utile... (Il fait un mouvement pour sortir.)

## SCÈNE II.

GAUTIER, LE MARQUIS D'AGUILAR, puis LORD HOPSON.

D'AGUILAR, à lui-même.

Par Notre-Dame de Colombe ! il faudra bien que nous réussissions. (A Gautier.) Eh ! dis-moi, brave homme, sais-tu si l'ambassadeur d'Angleterre est déjà arrivé au château ?

GAUTIER.

Je n'ai pas l'honneur de le connaître... A qui ai-je celui de parler ? (Bruit. A part, en regardant vers la gauche.) Ah ! bon Dieu ! c'est bien mon étourdi que j'aperçois dans cette bagarre.  
(Il sort.)

D'AGUILAR, se posant fièrement.

Ne connais-tu pas le marquis d'Aguilar, ambassadeur de sa majesté le Roi de Portugal.

LORD HOPSON, sortant du château.

Il paraît, Marquis, que vous déclamez vos titres ?

D'AGUILAR.

C'est vous, Milord ? (A part.) Qu'est donc devenu ce rustre ?

LORD HOPSON.

Eh bien ! avez-vous reçu des ordres de votre cour au sujet du mariage de Mademoiselle avec l'archiduc Léopold ?

D'AGUILAR.

Oui, Milord, et je vous seronderai. Il paraît décidément que le Portugal, comme l'Angleterre, verrait avec peine une alliance entre la France et l'Empire.

LORD HOPSON.

Ce sont là toutes vos instructions ?..

D'AGUILAR.

Oui.

LORD HOPSON.

Il n'y a pas une autre raison sous le tapis ?

D'AGUILAR.

Vous connaissez ma franchise.

LORD HOPSON.

Oui. (A part.) Je sais que son maître a des vues sur la princesse.

D'AGUILAR, à part.

Le roi d'Angleterre veut épouser Mademoiselle ; c'est certain.

LORD HOPSON.

Ainsi donc, il has l'Archiduc !

D'AGUILAR.

D'accord... mais d'est-ce pas pour mettre à sa place ?..

LORD HOPSON.

Qui donc ?

D'AGUILAR.

Charles II a besoin d'argent, hein ?

LORD HOPSON.

Oh ! quelle idée !..

D'AGUILAR.

Charles II doit des millions à la France, hein ? Charles II ne veut pas interroger son parlement sur cette dette criarde ? Mademoiselle est immensément riche !

LORD HOPSON.

Est-ce qu'Alphonse VI aurait flairé cette dot à une si grande distance ?

D'AGUILAR.

Cela n'est pas !

LORD HOPSON.

Il suffit... Votre franchise connue...

D'AGUILAR.

Il n'y songe pas plus que le roi d'Angleterre.

LORD HOPSON, à part.

Bien trouvé ! (Haut.) Ainsi donc, il n'est question ici que d'une affaire de politique générale ?..

D'AGUILAR.

Tout-à-fait, et comptez sur moi pour vous aider à renverser les prétentions de l'Archiduc.

LORD HOPSON, lui tendant la main.

Nous sommes d'accord... (A part.) Jusqu'à nouvel ordre. (Haut.) Mais vous connaissez la prudence ; c'est ce qui s'appelle une mauvaise tête.

D'AGUILAR.

Elle l'a bien prouvé dans la guerre de la Fronde.

LORD HOPSON.

Le Cardinal, à qui elle a fait ombrage, a déjà, pour l'éloigner de France, voulu la marier à tout prix.

D'AGUILAR.

Et il suffit qu'il le veuille pour qu'elle ne veuille pas, n'est-il pas vrai ?

LORD HOPSON.

Justement ; mais, cette fois, le rusé Mazarin s'y est pris adroitement pour arriver à son but : il feint d'être contraire aux vues de Léopold, et il se pourrait que Mademoiselle, rien que par esprit de contradiction...

D'AGUILAR.

Je comprends. Alors, le danger est réel.

LORD HOPSON.

Le seul moyen de réussir, c'est de tâcher de nous emparer de sa confiance, de lui faire notre cour, et assidûment ; et par des manœuvres adroites, par des faux-fuyans...

D'AGUILAR.

Des faux-fuyans ! cela convient-il à un ambassadeur de Portugal ?

LORD HOPSON.

Cela convient à tous les ambassadeurs.

D'AGUILAR.

Redonnons donc auprès d'elle !..

LORD HOPSON.

Oui ; mais où la trouver ?

D'AGUILAR.

N'est-elle donc pas au château ?

LORD HOPSON.

Sait-on jamais où elle est ! On la croit à Saint-Germain, elle est à Paris ; on la cherche à Paris, elle est au diable ! se laissant emporter à sa volonté, à son caprice !..

D'AGUILAR.

Comment ! mais l'étiquette ?..

LORD HOPSON.

L'étiquette ? Elles s'en moque... Tenez, on prétend qu'en ce moment, elle est sortie sans suite, vêtue comme une simple bourgeoise.

D'AGUILAR.

Quelle imprudence ! Une princesse du sang s'exposer à être couloyée par le peuple !

LORD HOPSON.

Si elle ne risquait que cela encore !.. mais vous comprenez qu'au milieu du tumulte... (Donnant le bras à d'Aguilar.) Mais, chut ! Nous ne sommes plus seuls ; entrons au château ; peut-être que Mademoiselle...

(Ils continuent à causer en s'éloignant, tandis que Caumont arrive par la gauche, donnant le bras à deux femmes voilées, couvertes de mantles à capuchon.)

## SCÈNE III.

CAUMONT, DEUX FEMMES VOILÉES.

LES DEUX FEMMES VOILÉES.

Ain : à la droite, à la gauche.

Mais recroisons l'heure n'avance :

Où, séparons-nous, par prudence ;

Nous aurons la sauvegarde,

Toujours,

De votre secours.

CAUMONT.

Pour moi quelle heureuse chance !

Fier d'avoir pris votre défense,

Je vous offre ici d'avance,

Toujours,

Le même secours.

REPRISE.

CAUMONT.

Quoi, déjà nous quitter ? Ah ! j'avais l'espoir de vous mener beaucoup plus loin. Mais, avant de nous séparer, mesdames, je dois vous avouer que je ne suis pas un simple étudiant de l'université de Paris ; et, comme il vous sera peut-être agréable de conserver un souvenir de celui qui a été assez heureux pour vous protéger contre d'insolens fugitifs. Apprenez que je suis gentilhomme et d'ancienne maison... car je me nomme Antoine Nampar de Caumont-la-Force, marquis de Puiguilhem, héritier des noms et armes des Lauzun.

(Il jette son manteau sur la balustrade, et paraît élégamment vêtu.)

LA PREMIÈRE DAME VOILÉE, se rapprochant de Lauzun.

Et moi, monsieur, je vous avouerai avec la même franchise que je ne suis pas tout-à-fait une simple bourgeoise ; et, comme il vous sera peut-

être agréable aussi de conserver un souvenir de celle à qui vous avez rendu ce signalé service, apprenez que je suis Marie de Mancini, fille du baron de Mancini, nièce du cardinal de Mazarin, et, de plus, votre ancienne compagne de voyage en Italie, que vous n'aviez pas reconnue.

(Elle écarte son voile, et laisse tomber sa mante.)

CAUMONT, poussant un cri de joie.

Vous ! Mademoiselle de Mancini ? ici ? en France ?

Depuis peu de temps.

CAUMONT.

Mais, alors, vous pourriez me dire...

LA DEUXIÈME DAME VOILÉE, se plaçant entre Caumont et Marie.

Pardou ! j'ai aussi un aveu à vous faire, monsieur de Caumont : Je ne suis pas plus une bourgeoise que ma compagne ; et, comme elle, pour que vous ayez en mémoire le jour où nous avons accepté le secours de votre épée et l'appui de votre bras, apprenez que je suis d'assez bonne maison aussi, et que je me nomme Marie-Anne-Louise, duchesse de Montpensier, autrement, et malgré les apparences, la grande MADAMOISELLE.

CAUMONT, avec joie et confusion.

Vous ! comment ! Ah ! mon Dieu ! mais non, je rêve...

MARIE.

En contraire, Monsieur, vous êtes bien éveillé. C'est son altesse royale qui vous parle...

CAUMONT, balbutiant.

Elle ! vous... son altesse... Ah ! que d'excuses !.. comment obtenir un pardon ?..

MADAMOISELLE.

On n'a pas à demander de pardon de n'avoir pas été devin, j'ai eu la fantaisie de voir la foire aux Loges... la joie du peuple... il y a si longtemps que j'en étais privée... mais il fallait ne pas troubler cette joie, ne pas effaroucher la franche gaité de nos bons Parisiens. Nous nous sommes dépouillées de nos rayons ; et, puisque la fête ne pouvait venir à nous, nous sommes allées à elle sans songer que nulle femme n'était là sans cavalier ; car le peuple a aussi son étiquette. L'événement nous a révélé notre imprudence. Poursuivies, insultées, nous allions revenir sur nos pas, quand le hasard, le ciel, veux-je dire, vous a amené vers nous pour prendre notre défense.

CAUMONT.

Ah ! oui, Mademoiselle, c'est le ciel qui m'a conduit.

MADAMOISELLE.

En vous reconnaissant, notre amie vous a nommé à moi. Or, M. de Caumont, héritier des noms et armes des Lauzun, si, après vous avoir béni comme sauveur, je vous ai accepté comme chevalier, c'est d'abord par reconnaissance, et, de plus, parce que je n'ai pas oublié l'hospitalité que j'ai reçue chez votre père. Maintenant, il ne nous reste plus que deux mots à vous dire : Merci et adieu...

MARIE.

Ou plutôt, merci et au revoir.

(Mademoiselle et Marie de Mancini entrent au château)

par la grande porte, Caumont salue sans dire un mot, et reste quelque temps à la même place.)

SCÈNE IV.

CAUMONT, seul. — Après un moment.

Où, au revoir!

*Alas d'Yvelin.*

Elle était là; mais moi cloué sur place,  
Je n'ai pas pu dire un mot, faire un pas;  
Faut-il ainsi que le respect nous glace,  
Lorsque le cœur parle si bien tout bas!  
L'occasion, cependant était belle,  
Car je pouvais, moi son unique appui,  
Ou lui parler, ou bien mourir pour elle...  
Ah! j'ai manqué ma fortune aujourd'hui!  
Où je pouvais au moins mourir pour elle,  
Ah! j'ai manqué ma fortune aujourd'hui!

Mais comment deviner que c'était elle... sous cette mante de bourgeoise, au milieu de cette cohue... et elle m'a dit: Adieu! Ouf, mais sa compagne m'a dit: Au revoir; au revoir! mais quand? Il faut donc attendre l'occasion... Attendre! ce n'est pas un mot gascon! (Il s'assied chagriné.) N'avoir pas un ami!

SCÈNE V.

CAUMONT, DE KERNIS, GAUTIER.

*(Après la fin du monologue précédent, de Kernis est entré avec Gautier, qui lui a déguisé Caumont; il s'est en approchant désemparé, et quand celui-ci prononce ces mots: N'avoir pas un ami! de Kernis lui frappe sur l'épaule.)*

DE KERNIS.

Eh bien! et moi donc?..

CAUMONT.

Toi, ici? Le chevalier de Kernis à la cour?

DE KERNIS.

Moi-même! depuis trois mois!

CAUMONT.

Je te croyais au fond de la Bretagne?

DE KERNIS.

Et moi, je te savais à Saint-Germain.

CAUMONT.

Qui t'a si vite informé? (Apercevant Gautier.) Ah! oui, Gautier, mon gouverneur.

DE KERNIS.

Style du terroir... ton gouverneur... celui qui t'habille et qui te coiffe... ou plutôt qui me coiffera demain, car je viens de le prendre à mon service.

GAUTIER, s'approchant.

A moins que M. de Caumont n'ait besoin de moi; avant tout j'appartiens à mon ancien maître.

DE KERNIS.

C'est peu rassurant pour le nouveau... Mais que viens-tu faire dans ce pays?

CAUMONT.

Apparemment la même chose que toi... chercher fortune.

DE KERNIS.

As-tu des protecteurs? non? eh bien! mon cher, me voici.

CAUMONT.

Tu as donc pour amis?..

DE KERNIS.

Tout le monde... M. de Guiche, M. de Villeroy, le duc de Villequier, le duc de Mortemart, M. de la Roche/oucault, M<sup>me</sup> de Navailles.

GAUTIER.

Que ne nommez-vous Dieu le père!

DE KERNIS.

Ma foi, je ne le refuserais pas... Dans ce pays-là, on n'est jamais sûr de ne pas tomber, si l'on n'a l'appui de tout le monde.

CAUMONT.

Tu dois réussir, cela se comprend.

*Alas de Tournon.*

Les services de ta famille,  
Ont dû te pousser à la cour.

DE KERNIS.

Ce n'est pas par là qu'on y brille;  
Car plaire est tout dans ce séjour,  
Où le bon droit a rarement son tour.  
Crois moi, le sort nous est assez propice,  
Quand nous pouvons, par un coup de bonheur,  
Obtenir, grâce à la faveur,  
Ce qu'on nous devait par justice.

Mais voilà qu'on allume les girandoles dans cette galerie. Te verra-t-on au bal de la cour?

CAUMONT, vivement.

Pourrais-tu m'y faire entrer?

DE KERNIS.

Non; car il faut être muni de la lettre d'invitation. (Lui montrant la sienne.) Tu vois, j'ai la mienne... Quant à toi, tu n'as rien... or, impossible!..

GAUTIER, à part.

Impossible! peut-être?

DE KERNIS.

Au surplus, tu ne dois pas y tenir autant que moi, car ce soir on me présente à MADemoiselle.

CAUMONT, regardant Gautier.

A MADemoiselle!

GAUTIER, appuyant.

A MADemoiselle!..

DE KERNIS.

Eh bien! tu ne dis plus rien... A quoi penses-tu?

CAUMONT.

Je pense que tu es bien heureux.

DE KERNIS.

Oh! sans doute! Car la duchesse de Montpensier s'attache à ceux qui lui sont dévoués; et bientôt...

CAUMONT, avec anxiété.

Bientôt... que veux-tu dire?..

DE KERNIS.

M. d'Uzès se fait vieux... la place de chevalier d'honneur sera vacante au premier jour... et ton serviteur très humble...

CAUMONT.

A la survivance?

DE KERNIS.

On ne m'a pas encore nommé, mais je suis en passe de l'être, je te l'ai dit: Messieurs de de Guiches, de Villeroy, de Villequier, de Mortemart...

CAUMONT, prenant le ton de de Kernis.  
De la Rochefoucault, M<sup>me</sup> de Navailles... (A part.) Le fat! il mériterait...

DE KERNIS.

Eh bien! mon cher, c'est moins par ambition que par amour que je suis content de me rapprocher de son altesse royale.

CAUMONT, dans la plus vive inquiétude.

Par amour! et pour qui, malheureux! pour qui?

DE KERNIS.

Faut-il la nommer? Mais non... vif, entreprenant comme tu l'es, je n'aurais qu'à trouver une idée! Au moins, en gardant mon secret... il me reste une chape, tu peux te fourvoyer...  
(Bruit de tambour.)

GAUTIER, qui a été voir au fond.

On bat aux champs... c'est le roi qui va au bal.

CAUMONT, à part.

Tout le monde y va donc à ce bal!  
(Pendant ce qui suit, le tambour continue à battre, l'orchestre exécuté en sourdine l'air : Au doux plaisir du bal. (nr L'oiseau.) Et l'on entend dans le château, la voix des buisseries qui répètent : Le Roi! le Roi! le Roi!..)

DE KERNIS, avec fatigue.

Désolé de te quitter, mon cher Caumont, mais on m'attend. (A Gautier.) Mon chapeau, mes gants.

GAUTIER, avec empressement.

Voilà, M. le chevalier.

DE KERNIS, à Caumont.

Tu conçois mon empressement... je dois être présenté ce soir... mets-toi à ma place... tu comprendras...

CAUMONT.

A ta place! ah! Monsieur le vaniteux vous devinez bien que j'y voudrais être... Au moins, une preuve de confiance, avant de t'éloigner.

DE KERNIS.

Que veux-tu?

CAUMONT.

Savoir le nom de celle...

DE KERNIS, d'un ton confidentiel.

Chut! sais-tu ton Corneille? oui, n'est-ce pas? eh bien! voir *Héraclius*, acte quatrième, Léontine à Phocas : Devine si tu peux?

(Il entre dans le château.)

CAUMONT, avec abattement.

Et choisis, si tu l'oses!

## SCÈNE VI.

GAUTIER, CAUMONT.

GAUTIER, regardant Caumont.

Dans quel abattement le voilà! (Haut.) Renoncez à vos folles idées, mon cher maître, je vous dis que rien de vous réussira...

CAUMONT.

Qu'en sais-tu?... je n'ai rien tenté encore...

GAUTIER.

Songez donc que Mademoiselle ne vous connaît même pas.

CAUMONT.

Au contraire c'est qu'elle me connaît mainte-

nant... tout à l'heure, je l'ai vue, j'ai pressé son bras sous le mien... elle s'y appuyait si doucement. Je vois encore le petit gant qui dépeçait... ces jolis doigts qui battent d'impatience...

GAUTIER.

Les jolis doigts de Mademoiselle?

CAUMONT.

Mais je me le rappelle!.. là-bas, quand je la croyais une simple bourgeoise, j'ai osé lui demander un baiser!

GAUTIER, avec éblouissement.

A Mademoiselle!

CAUMONT.

Ah! mon Dieu! je crois que je l'ai prise! Misérable!.. n'en pas prendre deux pendant que j'y étais!

GAUTIER, à part.

Déridément il a perdu la tête et j'aurais peut-être tort d'encourager sa folie.

(Mademoiselle et Marie de Mancini arrivent par une allée de la droite et se glissent sous le bosquet.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, sur la terrasse; MARIE DE MANCINI et MADEMOISELLE, sous le bosquet.

MADMOISELLE.

Viens, Marie; ici, nous serons libres... libres!.. ils ne comprennent pas cela là-dedans... Que de fautes! que de flatteries!.. jusqu'à cet ambassadeur... Il fait une chaleur!.. donne-moi mon éventail...

MARIE.

Le voici...

GAUTIER, à Caumont.

Comment, M. de Caumont, est-ce que vous allez rester jusqu'à demain? comme vous regardez cette porte!

CAUMONT.

Je voudrais tant la franchir!

MADMOISELLE.

Il y a dit monde sur la terrasse...

CAUMONT, avec résolution.

Eh, s'il le faut... eh bien! je renverserai les barrières... je percerai les murs pour arriver jusqu'à elle.

MADMOISELLE, prenant la main de M<sup>lle</sup> de Mancini.

C'est sa voix, Marie! la voix de M. de Caumont.

MARIE.

Où, mais de qui parle-t-il donc?

CAUMONT.

Ah! Mademoiselle, vous me deviez au moins une invitation à votre bal!

MADMOISELLE.

Au fait, il a raison.

GAUTIER, à part.

Ah! j'ai bien envie de le satisfaire.

MADMOISELLE.

C'est un brave chevalier que M. de Caumont.

MARIE.

Un peu audacieux.

MADMOISELLE.

L'audace sied bien à un homme.

CAUMONT.

Mais alors il n'y aurait plus d'adresse, plus de mérite à me rapprocher d'elle...

MADemoISELLE.

C'est bien! c'est très bien!

GAUTIER, à Caumont.

Ainsi, mon cher maître, si on vous offrait un billet, vous le refuseriez maintenant.

CAUMONT.

Mordieu! non!

GAUTIER, lui présentant un papier.

Eh bien, alors! tenez!

CAUMONT.

Qu'est-ce que cela?

GAUTIER.

Un billet d'invitation, vous dis-je.

CAUMONT.

Serait-il vrai!... mais comment l'est-il parvenu?

GAUTIER.

Je l'ai trouvé.

CAUMONT.

Où?

GAUTIER.

Dans la ceinture de mon nouveau maître.

CAUMONT, se récriant.

Ah!... ah! Gautier!

GAUTIER.

Si M. de Kernis y trouve à redire, tant pis pour lui, c'est qu'il ne comprend pas ce que c'est qu'un serviteur dévoué.

CAUMONT, lui sautant au cou.

Ah! mon ami! mon salueur!

# SCÈNE VIII.

DE KERNIS, CAUMONT, GAUTIER, sur la terrasse, MARIE; MADemoISELLE, sous le bosquet.

DE KERNIS, sortant du château et parlant à un huissier qui lui refuse la porte.

J'avais mon billet vous dis-je, d'ailleurs, je suis l'ami de M. de Guiche, de M. Villequier...

CAUMONT.

Comment! c'est encore toi, mon ami? Ah! je devine, tu viens me chercher, tu as un billet d'invitation à m'offrir...

DE KERNIS.

Eh non! de par tous les diables, car j'ai perdu le mien...

MARIE.

M. de Kernis,

MADemoISELLE, à M<sup>lle</sup> de Mancini.

N'est-ce pas de lui, que tu voulais me parler?

MARIE.

Oh non! je vous assure.

CAUMONT, à Kernis.

Ah ça! explique toi... comment? depuis que tu m'as quitté, tu n'es pas encore dans la salle du bal? je te croyais déjà figurant un quadrille du roi...

DE KERNIS.

Impossible de pénétrer là-dedans sans billet, si l'on n'est un grand personnage... Cette maudite lettre, où puis-je l'avoir perdue!

CAUMONT.

Voyons, fouille bien toutes tes poches.

DE KERNIS, se fouillant.

Rien!

CAUMONT.

Eh bien! chevalier, tu voulais être mon protecteur, c'est moi qui serai le tien.

DE KERNIS.

Où veux-tu en venir?

CAUMONT.

Fais seulement ce que je te dirai.

M<sup>lle</sup> DE MANCINI, se penchant vers le bosquet.

Quel est donc son projet?

MADemoISELLE, se groupant pour regarder par-dessus l'épaule de M<sup>lle</sup> de Mancini.

Tu m'empêches de voir.

CAUMONT, arrangeant ses manchettes et regardant ses rubans.

Dis-moi? ma colerette est-elle bien agrafée? aide-moi donc!

DE KERNIS, l'aidant à sa toilette.

Attends... oui... voilà...

CAUMONT.

Bien... mon manteau à présent... là... un peu sur le côté... et le chapeau... attends!... (Il détache les plumes de son chapeau.) Souffle sur mes plumes.

DE KERNIS.

Ah ça! Caumont...

CAUMONT, brossant son chapeau avec les revers de sa manche, tandis que de Kernis souffle la poussière des plumes.

Va donc toujours... Si tu veux que je te protège... Et pas un miroir... C'est égal... l'air cambré; la tête haute et le regard sûr... et toi, courbe les épaules.

DE KERNIS.

Ah mais! à la fin!...

CAUMONT, le forçant à se courber davantage.

Plus bas donc! plus bas!... l'air confus de mes boutés, le chapeau à la main, et suis-moi à deux pieds de distance... C'est ça...

DE KERNIS.

Mais à quel bon tout ceci?

CAUMONT.

Tu vas le savoir... (Il s'avance hardiment vers la porte; un huissier paraît et semble lui barrer le passage, mais Caumont dit, avec un air d'assurance et de noblesse, en montrant de Kernis.) Monsieur est avec moi.

(L'huissier s'incline devant Caumont et le laisse passer avec Kernis.)

GAUTIER.

Il est entré... maintenant je n'ai plus qu'à aller souper et me coucher chez mon nouveau maître.

# SCÈNE IX.

MADemoISELLE, MARIE DE MANCINI, descendant sur la terrasse.

MADemoISELLE.

Tu le vois, Marie, rien ne lui résiste! Ah! voilà un homme!

MARIE, à part.

Un homme dangereux! je commence à le craindre!

MADemoisELLE.

Quelle différence entre lui et les automates de la cour, qui ont de l'or et des broderies sur toutes les coutures, mais qui n'ont pas de sang dans les veines; qui s'approchent de vous pour vous saluer révérencieusement à trois reprises, vous glacent de leur regard terne et tous endorment de leurs fadeurs. Au moins, celui-là, il vit et fait vivre, et l'on respire plus à l'aise dans l'atmosphère qu'il échauffe autour de lui.

MARIE.

Quel enthousiasme!

MADemoisELLE.

Tiens, Marie, il me rappelle ce jeune abbé de Gondî, il me rappelle nos brillants étourdis de la Fronde, si vifs, si entreprenans. Eh bien! c'était un bon temps! on se battait, on riait, on s'aimait! Moi, malheureusement, j'étais trop jeune alors.

MARIE.

L'aven est naïf, et vous me semblez aujourd'hui en bonne disposition pour rattraper le temps perdu.

MADemoisELLE.

Et qui vous donne, la belle amie, tant de perspicacité?

MARIE.

C'est qu'il me semble que la grande Mademoiselle est bien indulgente pour tant de témérité.

MADemoisELLE.

Quoi donc?

MARIE.

Mais ce hardi jeune homme, autant que j'ai pu le comprendre, s'il a tenté de pénétrer dans le château, c'est pour votre altesse royale.

MADemoisELLE.

Mon altesse royale est femme, elle a une volonté ferme, mais un cœur sensible; elle est fière, mais reconnaissante; elle punirait l'impertinence, mais elle est capable d'encourager une noble audace.

MARIE.

Ainsi donc, M. de Canmont?..

MADemoisELLE.

Dieu me garde de l'aider, Marie. D'ailleurs, sois tranquille, nous autres princesses nous inspirons tant de respect, qu'il nous faut y mettre beaucoup de bonne volonté pour faire naître un amour téméraire; je n'aurais pas besoin de garde pour me défendre, et, du bout de mon éventail, je saurais bien tenir qui que ce soit à distance respectueuse.

MARIE.

Au surplus, Mademoiselle est avertie. Plus d'une fois je vous ai entretenue de ce beau gentilhomme gascon qui, en traversant l'Italie, ne parlait que de vous, et avec délire et passion.

MADemoisELLE, comme se ressouvenant.

En effet!..

MARIE.

Qui ne soupirait après la France que pour vous voir.

MADemoisELLE.

C'était lui!.. Eh bien! s'il me cherchait, moi, je l'attendais... peut-être?

MARIE.

Comment?

MADemoisELLE.

Où, dans mes ennuis, dans mes chagrins! il me fallait bien demander à un rêve ce que la réalité me refusait, et que mon cœur s'appuyât sur quelque chose pour être fort.

Ah! Alors que vous, je vous mademoiselle.

Pour consoler ma pauvre âme blessée,

Celui qu'il m'était doux d'aimer

N'existait que dans ma pensée.

Je l'attendais sans pouvoir le nommer.

Mais, pour nous venger d'un outrage,

Lorsqu'aujourd'hui vers nous il est venu,

A son air noble, à son courage,

Soudain mon cœur l'a reconnu.

Mais rentrons, Marie.

MARIE, à part.

Pour le rejoindre.

MADemoisELLE.

L'air est froid il me semble.

MARIE.

Oui, depuis qu'il n'est plus là pour réchauffer l'atmosphère autour de lui.

MADemoisELLE.

Une épigramme!.. Tu me railles, mauvaise! mais quand j'aurais enfin un soupirant de mon choix, aurais-tu le droit de faire la prude, toi? Tu te troubles, ta main tremble... Mais voyons, ma chère Marie, je t'ai prise pour confidente, tu ne doutes pas de mon amitié pour toi. Il fallait que ce sentiment eût bien de la force pour nous réunir, lorsqu'entre nous se plaçait mon cruel ennemi, le Cardinal!

MARIE.

Mon oncle, au contraire, m'a toujours excitée à me rapprocher de vous. Il est vrai que c'était avec l'espoir que je le mettais en tiers dans nos confidences.

MADemoisELLE.

Le saint homme! Mais ce n'est point là me répondre. Allons, ouvre-moi ton cœur... c'est à ton tour: Le chevalier de Kernis n'est-il réellement pour rien dans ton émotion?

MARIE.

Non!

MADemoisELLE.

Il y en a donc un autre? Quel est-il? Mais parle donc!

MARIE.

Je n'ose. Ah! vous ne savez pas combien je suis malheureuse! Tenez, si vous épouvez l'Archiduc, eh bien! emmenez-moi avec vous!

MADemoisELLE.

Eh! laisse-là ton Archiduc! Je n'épouserai pas plus celui-là que les autres. Hier, c'était le roi de Suède, aujourd'hui l'archiduc Léopold. Je suis bien aise de leur prouver que celle qui combat avec le bon peuple de Paris, aux refrains des chansons, n'a rien perdu de ses prétentions à la liberté. Ne sachant comment se débarrasser de moi, ils veulent me faire archiduchesse ou reine! Tu es bien heureuse, toi; tu ne sais pas ce que c'est que d'être poursuivie par un roi.

MARIE, avec expansion.

Mais au contraire! et c'est là mon tourment!

MADemoisELLE.

Comment! que dis-tu?

MARIE.

Le Roi m'aime, Mademoiselle !.. il me l'a dit du moins.

MADemoisELLE.

Qui ? le roi de France ? Ah ! mon cher cousin, vous vous énamorez ! Ma mie, si le Roi t'effraie avec son amour, il faut le faire gronder par ton oncle !

MARIE.

Vous plaisantez !

MADemoisELLE.

Non ; mais rassure-toi, les amours des rois, ne durent pas long-temps. Je sais ce qu'il en est !

MARIE.

Mais, je l'aime aussi, Madame.

MADemoisELLE.

Tu l'aimes ! ah ! Je te plains alors, prends garde Marie, prends garde ! Je crois à ta raison, à ta vertu, tu résisteras ; mais que de chagrins ! car, enfin, tu n'espères pas l'épouser, fais un effort de courage !

MARIE.

Est-ce facile.

MADemoisELLE.

Crois-moi bien, Marie, c'est un grand malheur que d'aimer plus haut que soi.

MARIE, avec intention.

Aimer plus bas que soi est peut-être un grand malheur aussi.

MADemoisELLE, à part, après un moment d'émotion.

Elle a raison, heureusement qu'il en est temps encore. Adieu, M. de Caumont, je ne veux plus penser à vous !

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LORD HOPSON.

LORD HOPSON.

Ah ! Mesdames, je vous découvre enfin !

(Il salue à trois reprises.)

MADemoisELLE, bas à M<sup>lle</sup> de Mancini.

Tiens, vois-tu les trois révérences, maintenant, et tout à l'heure des madrigaux à vous tuer d'ennui !

LORD HOPSON.

Le bal est désert, Mademoiselle, désert, par votre absence !.. j'étouffe !

MADemoisELLE, bas à M<sup>lle</sup> de Mancini.

Qu'est-ce que je te disais.

LORD HOPSON.

Et cette absence même m'a porté malheur ; oui, tout à l'heure, je dansais, et le roi était au nombre des spectateurs, mais je n'étais pas en jambes ; vous n'étiez pas là ! Aussi, tandis que mes yeux vous cherchaient ; mon pied tournait... une foulure... et le roi était toujours au nombre des spectateurs... Heureusement, le marquis d'Aguilar, qui faisait galerie, s'est trouvé tout près... je l'ai poussé... par respect pour le roi, il a pris la mesure.

MADemoisELLE.

Et il danse ?

LORD HOPSON, en riant.

Le plus drôle, c'est qu'il ne sait pas danser, il brouille tout... ça mérite d'être vu, et si vous voulez me permettre de vous reconduire...

MADemoisELLE, à part.

Ah ! grand dieu ! (Haut.) mais votre foulure.

LORD HOPSON.

M'empêche de danser, mais non de marcher.

MARIE, bas à Mademoiselle.

De grace, épargnez-moi cette compagnie.

MADemoisELLE, à lord Hopson.

Pardou, milord, mais si je suis restée si long-temps ici... c'est que j'ai perdu mon bracelet... un bracelet précieux, un émail de Petitot.

LORD HOPSON.

Je le retrouverai !

MADemoisELLE, bas à M<sup>lle</sup> de Mancini.

Bon, tandis qu'il le cherchera, et en vain, nous serons débarrassées de lui.

LORD HOPSON, allant vers le château.

Ho ! quelqu'un ! du monde !

MARIE, bas à Mademoiselle.

Il appelle... mais on va voir que vous l'avez encore à votre bras.

MADemoisELLE, détachant son bracelet et le jetant par-dessus la balustrade de la terrasse.

C'est dans les bas-fonds qu'il est tombé, Milord.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE MARQUIS D'AGUILAR, GENS DE SERVICE.

LORD HOPSON, D'AGUILAR, LES GENS DE SERVICE.

CHOEUR.

Allons, allons, que l'on s'empresse.  
Hâtez-vous, amis, d'accourir...

Soyez sôles pour son altesse.

Car la servir est un plaisir.

LORD HOPSON.

Le bracelet de Mademoiselle, c'est par là qu'il est tombé.

D'AGUILAR.

Le bracelet ! et quelle récompense son altesse accorde-t-elle à celui qui le lui rapportera.

MARIE.

L'honneur de danser à son quadrille.

MADemoisELLE, d'un air de reproche à M<sup>lle</sup> de Mancini.

Oh !

MARIE, bas à Mademoiselle.

L'un vient de se donner une entorse, et l'autre ne sait pas danser.

MADemoisELLE.

Eh bien, je rutille la condition, messieurs.

(Elle sort par la droite suivie de M<sup>lle</sup> de Mancini.)

REPRISE DU CHOEUR.

Allons, allons, que l'on s'empresse, etc.

(D'Aguilar suit de son bras par la gauche.)

## SCÈNE XII.

LORD HOPSON, CAUMONT.

CAUMONT, sortant du château.

Impossible de la trouver.

LORD HOPSON, sur le côté de la terrasse jetant des guinées.

Braves amis... pour vous !.. cherchez... trouvez... et encore pour vous ! Cherchez le bracelet de Mademoiselle.

CAUMONT.

De Mademoiselle ! où est-il ce bracelet ?

LORD HOPSON.

Là ! mon jeune ami.

CAUMONT.

Bien.

(Il ôte son chapeau et monte sur la balustrade.)

LORD HOPSON.

Il va se tuer !

CAUMONT.

Allons ! un souvenir des Pyrénées... Milord ! combien de pieds.

LORD HOPSON.

Trente... plutôt plus que moins.

CAUMONT.

A droite ?

LORD HOPSON.

Une pièce d'eau.

CAUMONT.

A gauche ?

LORD HOPSON.

Des plates-bandes.

CAUMONT.

Et ici ?

LORD HOPSON.

Un fourré de rosiers... un fourré superbe.

CAUMONT.

Ca fait coussin... à la garde de Dieu !

(Il se précipite.)

### SCÈNE XIII.

LORD HOPSON, seul.

Quel gaillard ! excellent sujet pour la marine anglaise !.. (Il regarde.) Il ne bouge pas... serait-

il mort, non, il s'installe dans le fourré... il cherche... il se déchire aux épines... au retour, il sera comme une pelotte d'épingles... Je ne le vois plus... aurait-il trouvé !.. Ah ! mon dieu, non, sans doute... voilà les autres qui reviennent.

(A partir de ce moment, jusqu'à la fin de l'acte, on entend un air de danse.)

### SCÈNE XIV.

LORD HOPSON, D'AGUILAR, GENS DE SA SUITE revenant par la gauche ; MADEMOISELLE, M<sup>lle</sup> DE MANCINI ET DE KERNS sortant du château.

MADEMOISELLE.

Eh bien, messieurs, lequel de vous a le droit de réclamer ma parole ?

LORD HOPSON.

Moi, Mademoiselle.

D'AGUILAR.

Moi, peut-être ?

CAUMONT, survenant.

Non, Messieurs, ce sera moi, si vous le permettez.

MADEMOISELLE, surprise.

Encore lui !

CAUMONT, à placé le bracelet sur son maniveau, qui lui sert de coussin, il met un genou en terre.

Son altesse veut-elle reprendre son bracelet.

MADEMOISELLE, aux deux ambassadeurs. Je ne puis me dédire, Messieurs... (A M<sup>lle</sup> de Mancini.) Ma foi, c'est le sort qui le veut... (A Caumont.) Votre main, M. de Caumont ! vous êtes mon cavalier pour le prochain quadrille.

CAUMONT.

Ah ! enfin !

(Caumont prend la main de Mademoiselle, de Kernis prend celle de Marie de Mancini, lord Hopson et d'Aguilar, se regardent et se saluent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

Le théâtre représente un salon fermé, au fond, par une portière et deux larges croisées latérales qui donnent sur une galerie. Portière, à droite, ouvrant sur l'appartement de Mademoiselle. A gauche, celui de Caumont.

### SCÈNE I.

MADEMOISELLE, DAMES DE LA SUITE, puis GAUTIER.

MADEMOISELLE, entrant par la droite, suivie de ses dames.

C'est bien, Mesdames, c'est bien... laissez-moi, j'ai besoin d'être seule. Dans une demi-heure, j'irai vous rejoindre à ma toilette. (Les dames se retirent.) Je suis d'une inquiétude !.. douze jours !.. douze mortels jours, sans nouvelles ! Si M. de Caumont ne revient pas aujourd'hui, tout est perdu ! on s'apercevra de son absence, on en cherchera le motif... Quelle

existence !.. toujours plier... toujours se contraindre !

Au ! Faudrait-il donc être ce brillant aigle. (Des Mancini.)

J'ai trop subi l'esclavage des cours ;

De ma grandeur, à la fin, je suis lasse...

Et cependant, quand je demande grâce,

On me répond : Il faut régner toujours !..

O toi ! mon bon ange !

Permis, que j'échange

Un rang détesté,

Mon lourd diadème,

Contre un cœur qui m'alarme

Et la liberté.

(A Gastier, qui sort de l'appartement de Gascon.)

Ah ! te voilà, Gastier.

GAUTIER.

Votre altesse royale est seule ?

MADemoisELLE.

Oui... oui... parle, notre fidèle serviteur ?

GAUTIER.

Rien encore ; M. de Caumont n'a pas paru.

MADemoisELLE.

Il sera arrivé quelque malheur !

GAUTIER.

C'est impossible ! j'aurais senti le contre-coup !

MADemoisELLE.

Tu l'aimes donc bien ?

GAUTIER.

Comme on aime un maître qu'on n'a jamais quitté ! Ah ! pardon, son altesse ; j'oubliais qu'en sortant de chez M. Kernis je suis entré à votre service.

MADemoisELLE, à elle-même.

J'ai fait là une démarche bien imprudente ! bien cruelle ! envoyer secrètement ce jeune homme à cent cinquante lieues de Paris !.. l'envoyer à la mort peut-être ! quand chacun le croit ici, entouré de soins et d'attentions,

(Elle s'assied et semble rêver.)

GAUTIER.

Où, tout le monde s'imagina qu'il est là, dans cet appartement, choyé, mijoté, comme autrefois dans le château de son père ; il est vrai que pour éloigner les soupçons et renvoyer les indiscrets, je fais des mensonges qui m'étonnent, moi qui sais du pays où on les a inventés. Ah ! ils sont bien fins, ceux qui peuvent se douter que M. de Caumont n'est pas ici !

MADemoisELLE, se levant.

Il aurait dû ne point m'obéir... me faire comprendre le péril auquel je l'exposais...

GAUTIER.

Lui, se détourner devant un danger ? mais c'est son élément !.. il les aime, il les cherche presqu'autant que je les crains.

MADemoisELLE, toujours à elle-même.

Je lui avais à peine manifesté mon désir, que, malgré sa souffrance récente, il était déjà à cheval !.. C'est pour vous affranchir de leurs poursuites odieuses, s'écriait-il... Je voulais le retenir ; il était parti ! Quelle tête ! mon Dieu, quelle tête !

UN HUISSIER, annonçant.

Mademoiselle Marie de Mancini.

MADemoisELLE.

Qu'elle entre ! (A Gastier.) Toi, va à ton poste ordinaire.

GAUTIER.

Oui, comme tous les jours, ouvrir la porte qui communique du dehors à cet appartement, de sorte que si enfin M. de Caumont arrive...

(Gastier sort par le fond.)

MADemoisELLE, à part, en voyant entrer Marie de Mancini.

Allons, reprenons notre rôle de tous les jours... il faut sourire.

## SCÈNE II.

MADemoisELLE, MARIE DE MANCINI.

MADemoisELLE.

Ah ! te voilà, oublieuse !.. c'est bien heureux ! depuis huit grands jours, tu t'es rendue invisible pour moi.

MARIE.

Ne me grondez pas trop fort ; car, aujourd'hui, je ne me sens aucune disposition au chagrin.

MADemoisELLE.

En effet, cet air radieux.

MARIE.

C'est qu'il se passe des choses...

MADemoisELLE, à part.

Je devine !..

MARIE.

Je viens vous demander un grand service... et peut-être aussi vous en rendre un.

MADemoisELLE.

Il paraît que c'est un échange. Eh bien ! parle, de quoi s'agit-il ?

(Elle s'assied sur un sofa.)

MARIE, s'accoudant sur le dossier du siège de Mademoiselle.

De vous d'abord, et...

MADemoisELLE.

Eh ?..

MARIE.

Et de M. de Caumont !

MADemoisELLE, à part.

De lui !

MARIE.

Ici, je dois prendre un air grave, car, à mon tour, je viens gronder. Oh ! ce n'est pas que je ne rende justice au gentilhomme gascon !.. D'abord, il danse comme un ange, et depuis trois mois qu'il est admis aux cercles de la cour, il en a fait les délices, tellement que le roi l'a en grande affection ; mais le soin que vous avez pris de le faire transporter ici lorsqu'il fut blessé à cette chasse...

MADemoisELLE.

N'était-ce pas mon droit, mon devoir ! il s'était exposé pour moi, en se jetant devant mon cheval qui s'emportait. Je lui dois la vie, sans doute ! Je comprends, à la rigueur, on me permettrait la reconnaissance, mais on me défend l'hospitalité ; comme si la duchesse de Montpensier n'était pas au-dessus du soupçon !

MARIE.

Oh ! ce n'est pas moi qui vous blâme !

MADemoisELLE.

C'est un conseil indirect que mes tuteurs m'adressent par ta bouche. Ou veut que je renvoie M. de Caumont. (Avec intention.) C'est difficile ! Mais je vois d'où part le coup... c'est ce lord Hopson... ce marquis d'Aguilar !..

MARIE.

Je le crains.

MADemoisELLE.

C'est cela ! naguère réunis contre l'archiduc Léopold, qu'ils n'ont pas en grand-peine à écartier ; maintenant divisés, l'un, parce qu'il veut me faire épouser son Charles II, l'autre, son Alphonse IV. (Se levant.) Non ! il n'y a pas plus tôt, en Europe, un mauvais sujet de prince

sur le trône que la Reine-mère et le Cardinal ne me le jettent à la tête.

MARIE.

Mais, il s'agit de la sûreté de M. de Caumont, prenez garde de faire trop beau jeu aux mauvaises langues...

Des courtisans de M. Deslys.

A la cour, les malicieux  
Ont dit, et c'est assez perdue,  
Que Caumont, caché dans ces lieux,  
C'est Benaud captif chez Armide.  
Un tel propos est peu courtois :  
Mais vous l'avouerez, je le pense,  
La calomnie est, cette fois,  
Tout au plus de la médisance.

MADemoisELLE, en souriant.

Que veux-tu ? les mauvaises langues ne respectent rien ! elles en ont dit bien d'autres...

MARIE.

Quoi donc ?

MADemoisELLE.

Oh ! ceci ne s'adresse plus à moi ; on vise plus haut !

Même air.

Las de vainement courtoiser  
Une enchanteresse perdue !  
Le Roi, dit-on, veut l'épouser...  
Voilà la véritable Armide !  
A-t-on calomnié son choix ?  
S'il faut dire ce que j'en pense,  
La calomnie est, cette fois,  
Tout au plus de la médisance.

Tu rougis... allons ! c'est vrai ; et tu viens en bonne parente me demander mon consentement ?

MARIE.

Je viens... je viens vous emprunter votre aumônier.

MADemoisELLE.

Mon aumônier ! c'est donc un mariage secret ?

MARIE.

Il le faut bien. Mon oncle, qui d'abord avait eu l'idée de cette alliance glorieuse, s'avise tout-à-coup de tenir plus à son titre d'homme d'état qu'à la grandeur de sa famille. Il ne rêve plus aujourd'hui, pour le Roi, qu'à l'infante d'Espagne ; il veut m'éloigner, il veut que je retourne en Italie.

MADemoisELLE.

Et le Roi veut que tu restes en France. Allons, c'est bien ! mon aumônier, ma chapelle, tu peux disposer de tout. Vous m'avez choisie pour complice et j'accepte mon rôle ; trop heureuse de contribuer à ton bonheur et de faire enragier le Mazarin. Vive Dieu ! encore un éclair de la Foudre ! encore une lutte contre le Cardinal ! et, cette fois, le Roi est des nôtres !

MARIE.

Adieu ! Mademoiselle.

MADemoisELLE.

Ad revoir, ma belle cousine !

Marie sort.

### SCÈNE III.

MADemoisELLE, puis GAUTIER.

MADemoisELLE, seule.

Allons, sois heureuse, Marie ; tu le peux, toi... mais moi... Ah ! je ne serai pas toujours leur esclave. C'est ainé de me rendre libre, que M. de Caumont est allié à Bordeaux, demander pour moi un asile au prince de Condé... Celui-là, du moins, n'a pas encore déposé les armes... C'est avec joie qu'il recevra la fille de Gaston d'Orléans.

GAUTIER, arrivant joyeux et effaré.

Ouf !, ah !, ah !...

MADemoisELLE.

Gautier ? Qu'est-ce donc ?

GAUTIER.

Pardon... que je respire...

MADemoisELLE.

Eh bien ?

GAUTIER.

Je suis si content ; je viens de recevoir un coup de cravache... si amical... si bien appliqué... Vlan !

MADemoisELLE.

Explique-toi donc ?

GAUTIER.

Un instant... je ne peux pas... si... voilà que ça revient... J'étais là-bas, dans le sentier... tout-à-coup, un cheval... un homme... les naseaux ouverts... en manteau... haletant... le chapeau rabattu... au galop !... sans le coup de cravache j'étais écrasé. Jugez de ma joie !... je ne l'ai pas vu... mais qui que ce soit me soutiendrait le contraire, que je m'y ferais hacher... c'était lui !

MADemoisELLE.

Lui ! mais en es-tu bien sûr ?

GAUTIER.

Ah ! oui... le coup de cravache, si léger, si bienveillant !... Je sais sa manière... Ça passe de là... Et si vivement... Une sorte de signature à main levée que je reconnaitrais entre mille !...

(On entend un coup de sonnette dans l'appartement de gauche.)

MADemoisELLE.

Ah !

GAUTIER, d'un air triomphant.

Là ! quand je vous le disais !

ENSEMBLE.

Air : Ma Joyeuse d'opéra et à sa son.

MADemoisELLE, à part.

Il va venir, il va paraître,  
D'espoir, mon cœur est agité.  
Sa présence aujourd'hui, peut-être,  
Va me rendre à la liberté.

GAUTIER.

Il va venir, il va paraître,  
D'bonheur mon cœur est agité.  
Je puis revoir enfin mon maître.  
Mais veillons à sa sûreté.

A l'issue de l'opéra, Gautier s'éloigne par le fond. Il a écrit au moment même ses autres vers, l'air au sujet de son maître et de sa liberté.

SCÈNE IV.

MADemoisELLE, CAUMONT.

CAUMONT, s'avancant rapidement et mettant un genou en terre.

Quoi ! c'est vous que je revois d'abord, vous que je revois la première !

MADemoisELLE, à part.

J'ai peine à contenir mon émotion ! (Haut.) Soyez le bien arrivé, monsieur de Caumont ; quelles que soient les nouvelles que vous m'apportez, j'éprouve une grande joie de votre retour !

CAUMONT.

Ah ! madame, un tel mot, un tel accueil ! c'est à en perdre la raison !

MADemoisELLE.

Oh ! gardez-là ! j'ai besoin que vous la conserviez pour nous rendre compte de votre mission... Eh bien ! ce voyage ?

CAUMONT, se relevant.

Inutile, madame ! le prince de Condé, découragé, va se rallier à la cour.

MADemoisELLE.

Condé !.. Et les Bordelois que vous me vaniez tant vous-même.

CAUMONT.

J'ai vu tous ceux sur lesquels je croyais compter... aucun d'eux n'a paru me comprendre. Les dernières vendanges ont été bonnes, les blés ont beaucoup donné cette année ; je suis arrivé à Bordeaux trop tôt et trop tard. Pour trouver des frondeurs dans ce diable de pays, il faut s'y prendre entre deux récoltes !.. Il n'y a plus de Gascons, madame.

MADemoisELLE, souriant.

Vous croyez ?

CAUMONT.

Et votre altesse peut rire quand le temps et les hommes sont contre nous ?

MADemoisELLE.

Il faut bien se résigner, pourtant je regrette que vous n'ayez pas réussi.

CAUMONT.

Mais tous les moyens n'ont pas été tentés, toutes vos ressources ne sont pas épuisées... Or donnez, et je pars !

MADemoisELLE, à part.

Tant de dévouement, tant de courage ! et moi, pour toute récompense, il faut que je l'afflige... que je l'éloigne de moi !.. Il le faut !

CAUMONT.

N'hésitez pas ! je suis prêt.

MADemoisELLE.

Ce dernier voyage ne vous a déjà que trop compromis, peut-être !.. (A part.) Et moi aussi !

CAUMONT.

Que puis-je craindre en vous obéissant ?

MADemoisELLE.

Mais, moi, n'ai-je donc rien à redouter ?.. ne fût-ce que pour vous !

CAUMONT.

Ah ! ne me piquez pas, madame, je ne suis pas à plaindre !.. surtout en ce moment. Je ne l'étais pas même durant l'absence, car j'avais emporté avec moi du bonheur pour toute la

route ! et dans cette course rapide, sous l'ardeur du soleil, pour me distraire de mes souffrances...

Ah ! l'espérance ! le jour Adieu.

Sans craindre l'obstacle et le blâme,  
Je rêvais un heureux dessein ;  
Je disais un seul nom, Madame,  
Et ne sentais plus le chemin :  
Au vol, franchissant les distances  
Je voyais, heureux cavalier,  
Mes rêves et mes espérances,  
Devancer encore mes coursiers !

MADemoisELLE.

Que le ciel réalise vos rêves, M. de Caumont !

CAUMONT.

Je l'espère ! car je le désire tant ! et je sens là que la fortune de l'homme c'est sa volonté... Je me suis dit plus d'une fois l'impossibilité est une chimère qui n'arrête que les faibles !... vouloir c'est déjà posséder ! (Souriant.) Et j'ai voulu beaucoup.

MADemoisELLE.

Je n'exige aucune confiance à ce sujet... (Prenant un ton plus grave.) Mais, croyez-moi, l'impossible existe ! il est des circonstances, des situations où, pour protéger ses amis, il faut les repousser, où pour garantir son honneur, il faut, malgré soi, céder au destin.

CAUMONT, avec une grande anxiété.

Ah ! mon Dieu ! qu'allez-vous donc me dire ?..

MADemoisELLE, avec un calme affecté.

M. de Caumont, on commence à trouver que votre séjour ici se prolonge.

CAUMONT.

Mon séjour !.. eh ! Madame, j'arrive !

MADemoisELLE.

Je le sais bien ; mais, puis-je aller dire au roi, je l'ai envoyé encourager des rebelles ; sire, donnez-lui le temps de se reposer. Pour tout le monde, voilà quinze jours que vous habitez ma maison, convenez-en vous-même, c'est trop pour une blessure légère.

CAUMONT.

Ainsi, quand j'étais en route pour revenir auprès de vous, je devais me dire : Marche, Caumont, marche toujours ! car il y a là-bas une altesse royale qui sera fort embarrassée pour te renvoyer, si tu n'arrives pas assez tôt !..

MADemoisELLE.

Précisément. Voilà ce que chaque jour je vous adressais par la pensée ; car ma situation devenait dangereuse et la vôtre terrible. Je ne vous parle pas de ces bruits de cour que je méprise !..

CAUMONT.

Quoi ! on a osé !..

MADemoisELLE.

On ose tout à la cour.

CAUMONT, mettant la main sur la garde de son épée.

Mais qui, Madame ? un nom, un nom ! je vous prie.

MADemoisELLE, d'un air résolu.

Le roi, Monsieur... la reine-mère... le car-



GAUTIER, le suivant pas à pas.

Je ne m'y oppose pas... mais j'avais besoin de vous avertir que, depuis quatre jours, il est venu chaque matin pour vous parler... mais vous dormiez, car je vous ai fait beaucoup dormir durant votre absence. Il vous a même écrit, ainsi que le marquis d'Aguilar... et vous sentez...

(Lord Hopson paraît au fond.)

SCÈNE VI.

LES MEMES, LORD HOPSON.

CAUMONT, à part :

Allons il me barre le passage...

LORD HOPSON, à part.

Le marquis d'Aguilar aura beau se démener, Mademoiselle sera reine d'Angleterre.

CAUMONT, à lord Hopson.

Pardon, milord, je suis à vous ! (A Gautier.) Écoute Gautier... (A demi-voix.) Une des fenêtres de cet appartement donne sur le cabinet du Roi...

(Il continue à voix basse de donner ses instructions à Gautier.)

LORD HOPSON, à part.

La faveur singulière dont ce jeune homme jouit auprès de Son Altesse, me prouve que lui seul peut la décider... il est audacieux... nous le gagnerons...

CAUMONT, à Gautier après l'avoir reconduit jusqu'à la porte de l'appartement de gauche.

Sois attentif et viens m'avertir de tout. (Gautier s'incline et repart. — A part et regardant lord Hopson.) Que peut-il me vouloir?... allons, écoutons-le... Gautier veille pour moi.

LORD HOPSON.

Toujours souffrant... jeune homme ?

CAUMONT.

Moi ! (A part.) Ah ! c'est vrai. (Haut et s'appuyant sur son fauteuil.) Un peu de faiblesse encore.

LORD HOPSON.

Alors, ne vous gênez pas... asseyez-vous. Nous sommes en petit comité... (Caumont s'assied.) Ah ça ! vous avez reçu mes lettres... Que pensez-vous de leur contenu ?

CAUMONT, à part.

Ah ! diable !... (Haut.) J'avoue, milord, que vous m'embarrassez.

LORD HOPSON, à part.

Des scrupules?... Nous les vaincrons !

CAUMONT.

Au surplus, nous avons le temps !

LORD HOPSON.

Non pas !... D'après ce que je vous ai dit du marquis d'Aguilar... vous savez ?

CAUMONT.

Non.

LORD HOPSON.

Dans ma dernière lettre !

CAUMONT, feignant de comprendre.

Ah ! (A part.) Que le ciel vous confonde !

LORD HOPSON.

Et quel est votre avis, touchant la clause ?

CAUMONT.

Ma foi, milord... mon avis est... que cela ne me regarde pas !

LORD HOPSON, à part.

Arrivons aux grands moyens,

CAUMONT, apercevant Gautier et se levant.

Ah ! eh bien ! Gautier !...

GAUTIER, qui s'est avancé rapidement derrière le siège de Caumont, lui dit bas.

Le rideau de la croisée du Roi, s'est levé.

CAUMONT, avec un transport de joie.

J'espère donc encore !

(Il retombe sur sa chaise.)

LORD HOPSON.

Qu'y a-t-il donc ?

CAUMONT.

Rien, milord... un éblouissement...

LORD HOPSON.

Ce domestique est venu vous annoncer un éblouissement ?

CAUMONT, à Gautier, à demi-voix.

Retourne ! retourne ! (Gautier rentre.)

LORD HOPSON, à part.

Il se passe quelque chose... Cet homme est venu lui parler de la part du Marquis... Double raison pour se presser.

CAUMONT, à part.

Maintenant, je suis plus tranquille ! (Haut et d'un air dégagé.) Eh bien ! milord ?

LORD HOPSON.

M. de Caumont, avez-vous jamais été en Angleterre ?

CAUMONT.

Jamais, milord... Mais pourquoi cette question ?

LORD HOPSON.

Quelle jambe, monsieur, quelle jambe vous avez là ?

CAUMONT.

Ah ça...

LORD HOPSON.

Que faites-vous de cette jambe, monsieur.

CAUMONT, gaiment.

Je m'en sers pour danser, monsieur ; pour vous remplacer dans un quadrille, lorsque les vôtres refusent le service.

LORD HOPSON.

Monsieur n'a jamais revê à la jarrettière ?

CAUMONT, riant.

Pardonnez-moi ; j'ai même détaché quelquefois celle de la mariée.

LORD HOPSON, montrant son ordre de la jarrettière.

En voici une plus difficile à obtenir.

CAUMONT, à part.

Je commence à comprendre.

LORD HOPSON.

Et avec ce bijou, qui fait merveilleusement valoir les avantages des gens taillés comme vous et moi, monsieur voulait habiter un beau château seigneurial sur les bords de la Tamise.

SCÈNE VII.

LES MEMES, LE MARQUIS D'AGUILAR.

(Il arrive doucement et se place à la droite de Caumont qui a lord Hopson à sa gauche.)

D'AGUILAR.

Mauvais climat que celui de l'Angleterre !... Ce pays brumeux... Vite le ciel de Portugal !... Si

monsieur désire un daché sur le littoral, près de Lisbonne...

LORD HOPSON.

Marquis!

D'AGUILAR.

J'y vais avec franchise, moi!

CAUMONT, à part.

Je comprends tout-à-fait! Deux puissances rivales qui m'offrent des subsides... Elles s'adressent bien! (Haut.) Messieurs, voilà une concurrence de bons procédés...

LORD HOPSON.

Faites attention: château domanial, monsieur, forêt de trois cents arpens! coupes réglées tous les ans! pure essence de chêne...

D'AGUILAR.

Terre charmante! vrai paradis, le Tage en face, des bosquets d'orangers.

LORD HOPSON.

La jarrettière!...

CAUMONT.

Peste!

D'AGUILAR.

La grandesse!

CAUMONT.

Diable!

LORD HOPSON.

Droit de chasse dans les domaines du Roi.

D'AGUILAR.

Voisin d'un couvent de Bénédictines!

CAUMONT.

Vous me mettez dans un grand embarras, messieurs! La Tamise est un beau fleuve!

LORD HOPSON.

Ah!

CAUMONT.

Mais le Tage a bien son mérite.

D'AGUILAR.

Oui.

CAUMONT.

La jarrettière est une belle chose!

LORD HOPSON, à part.

Il est à moi!

CAUMONT.

Mais le couvent de Bénédictines!...

D'AGUILAR.

Je le tiens!

GAUTIER, s'avancant vers Caumont.

Le rideau de la croisée du Roi est retombé.

CAUMONT.

Malédiction!

D'AGUILAR.

Qu'est-ce donc?

LORD HOPSON.

Encore un éblouissement?

GAUTIER, à part.

Je crois que je puis aller retirer le petit logement?

LORD HOPSON.

Vous dites, M. de Caumont?

CAUMONT.

Je dis, messieurs, que vos offres brillantes pourraient éblouir tout au plus un écolier qui ne doterait ni de lui ni des autres... mais moi, je ne suis point ambitieux, et n'ai ni le désir ni le pouvoir de me faire entremetteur de mariages. Ciel! vous jouez ici un rôle tout au moins singulier! et leurs majestés Charles II et Al-

phonse VI, désirent si vivement se choisir une épouse en France... eh bien! qu'ils viennent, qu'ils se présentent, qu'ils plaisent d'abord... cela vaut bien la peine qu'on se dérange! Mais non!...

Act. : Aux braves hommes du douzième.

A l'abri, sous leurs diadèmes,  
Les rois, la preuve, la voilà,  
Ne font jamais rien par eux-mêmes.  
Faut-il combattre, aimer déjà,  
Leurs fondés de pouvoir sont là!  
Et c'est ainsi qu'on les voit faire,  
Immobiles dans leur grandeur,  
Ou par des généraux la guerre,  
Ou l'amour par ambassadeur!

D'AGUILAR.

Au nom de Sa Majesté le roi de Portugal, je vous déclare franchement, monsieur, que je suis offensé de ce que vous venez de dire.

CAUMONT.

Eh! que m'importe! Je suis prêt à vous en rendre raison!

D'AGUILAR.

Un ambassadeur ne se bat jamais! je vous le dis avec la même franchise. (A part.) Mais il se venge!

(Il sort.)

LORD HOPSON, le regardant partir, à part.  
Il quitte la partie, bon! Je ne me laisse pas décontenancer si facilement.

CAUMONT, à lui-même.

Tout est perdu! Ainsi, il faut m'éloigner, mais mon cœur s'y refuse, je ne le pourrai jamais! non, tant que je serai libre, je le sens, ma destinée est de revenir à elle. Eh! quel sire, n'avez-vous donc pas de prisons? chargez-moi de chaînes... ôtez-moi la liberté d'agir!

LORD HOPSON, à part.

Si la séduction a manqué son effet, heureusement j'ai de quoi le prendre par les sentiments. (Haut.) Jenne homme, me croyez-vous votre ami?

CAUMONT.

Eh! milord...

LORD HOPSON.

Vous en doutez? Lisez ce papier.

CAUMONT, parcourant le papier que lui remet lord Hopson.

Comment, un ordre d'arrestation contre moi!

LORD HOPSON.

Oui, la Bastille. C'est une idée du Cardinal. Il en a souvent comme cela. Et je n'aurais qu'à le faire parvenir au Capitaine des gardes...

CAUMONT, lui présentant le papier.

Le voici, milord.

LORD HOPSON.

Non, je ne le reprendrai pas; vous pouvez même l'anéantir.

CAUMONT, à part, et comme frappé d'une idée.  
L'anéantir... oh! non, je m'en garderai bien.

LORD HOPSON.

Vous voyez que je suis de vos amis... Mais puis-je du moins compter sur votre reconnaissance?

CAUMONT.

Oh! oui, toujours, milord, toujours!... Après le service que vous venez de me rendre!... Il

semble que ce soit mon bon génie qui vous ait envoyé à moi. Maintenant, ma route est tracée, je sais ce qui me reste à faire, je n'hésite plus. Pardon, milord... (Il sort.)

LORD HOPSON.

Il n'hésite plus. Alors nous nous entendons... Je savais bien que je l'y amènerais... (Apercevant Gautier qui entre.) Ah! voici notre homme aux éblouissements!... Je ne serais pas fâché de savoir...

### SCÈNE VIII.

LORD HOPSON, GAUTIER.

GAUTIER, à part.

J'en étais sûr!... pas un bourgeois ne veut louer sans avoir ses trois mois payés d'avance.

LORD HOPSON.

Dis-moi, bonhomme, c'est sans doute de la part de Son Altesse que tu es venu parler à M. de Caumont?

GAUTIER.

Milord, je suis fidèle à mes maîtres.

LORD HOPSON.

La fidélité mérite récompense. (Il tire une bourse.) Si tu veux me répéter ce que tu disais à M. de Caumont, cette bourse est à toi tout entière.

GAUTIER, à part.

Oh! que ça nous arriverait à propos. (Haut.) J'y consens, mais donnant donnant; mes paroles seront dans votre oreille quand je sentirai votre bourse dans ma main.

LORD HOPSON.

A la bonne heure! Voyons si j'ai aussi un éblouissement.

(Il met sa bourse dans la main de Gautier, mais sans lâcher les cordons.)

GAUTIER, d'un air confidentiel.

Le rideau s'est levé... le rideau est retombé!... (Il prend la bourse.)

LORD HOPSON, désappointé.

Comment? qu'est-ce que cela veut dire?

GAUTIER.

Je vous le demande... moi je n'en sais rien... Mais, pardon Milord... j'ai une acquisition à faire pour mon maître... une riche habitation... (A lui-même en sortant.) Grâce à l'Angleterre, nous sommes en fonds, maintenant.

### SCÈNE IX.

LORD HOPSON, puis MADEMOISELLE et DE KERNIS.

LORD HOPSON, seul, méditant.

Le rideau s'est levé... le rideau est retombé? Voilà qui n'a pas été prévu dans mes dépêches... Je verrai ce qu'il en faut penser avec mon premier secrétaire... (Apercevant Mademoiselle.) Son Altesse royale!...

MADEMOISELLE, apercevant lord Hopson, et s'efforçant de cacher son émotion.

Ah! c'est vous, Milord? Je viens d'avoir un entretien qui m'a décidée... Ce soir, vous aurez ma réponse.

LORD HOPSON.

M. de Caumont a parlé... Victoire!... nous aurons une reine d'Angleterre! (Il salue et sort.)

MADEMOISELLE, à de Kernis.

Je suis heureuse de vous avoir rencontré sur mon chemin... mieux qu'un autre vous saurez lui faire comprendre tout son danger.

DE KERNIS.

Comptez sur moi, madame.

MADEMOISELLE.

Vous sentez, vous-même... combien il est important qu'ils s'éloignent... Je vous dis cela, à vous... notre ami.

DE KERNIS.

Je ne trahirai pas, madame, cette confiance qui m'honore.

MADEMOISELLE.

Merci, monsieur de Kernis. (Elle rentre.)

### SCÈNE X.

DE KERNIS, puis CAUMONT.

DE KERNIS.

Combien elle l'aime!... Ainsi il semble qu'ils aient à cœur de justifier la haine de Mazarin... Oh! oui, il est temps qu'il parte!

CAUMONT, à part.

Maintenant, je suis tranquille; il n'y a plus à s'en dédire, attendons l'événement.

DE KERNIS, l'apercevant.

Caumont! Ah!... c'est heureux!... Sais-tu ce qui se passe?...

CAUMONT, avec légèreté.

Pent-être?... Il se passe tant de chose à la cour.

DE KERNIS.

Non, tu ne le sais pas!... Cet air de calme, d'insouciance... Ma position auprès du Cardinal me met à même de prévoir l'orage à des indices certains. J'ai entendu murmurer ton nom, celui de Mademoiselle... Ta liberté est menacée... ta tête, peut-être!...

CAUMONT.

Ma tête!... ils y tiennent... Eh! eh! cela prouverait qu'ils l'estiment plus qu'elle ne vaut.

DE KERNIS.

Ne raillons pas, le péril est imminent; mais des chevaux sont prêts, hâte-toi de fuir! il n'y a pas un moment à perdre!

CAUMONT, s'asseyant.

Tu crois... Mon ami, je n'ai plus le goût des voyages; je me suis choisi moi-même, non loin d'ici, un asile sûr et tranquille, où je pourrai bien passer le reste de mes jours à l'abri des importuns et des jaloux.

DE KERNIS.

Mais ou t'y poursuivra! (Signe négatif de Caumont.) Je te répète qu'il faut fuir! le ministre a signé contre toi une lettre de cachet!...

CAUMONT.

Oui... je le sais...

DE KERNIS.

Veux-tu donc attendre qu'ils viennent!

CAUMONT.

Pourquoi pas?

DE KERDIS.

Imprudent ! crois-tu donc que je ne lise pas dans ton cœur aussi clairement que dans le mien... Tu aimes Marie de Montpensier, comme moi j'aime une autre Marie. Suis mon exemple, Caumont... j'ai un terrible rival, je le sais ; j'aurais droit, ainsi que toi, de me désespérer et de faire éclater mon amour par quelque grande folie, qui me fournirait, sans doute, l'occasion de l'accompagner à la Bastille ! A quoi bon !... j'ai mis ma confiance dans la vertu de mademoiselle de Mancini et, dans l'inconstance du Roi. Je laisse passer l'orage, je me résigne, j'attends. Qui sait ce que le sort me réserve ?..

CAUMONT.

Ah ! tu es philosophe, toi !

DE KERDIS.

Eh ! deviens-le à ton tour !.. Crois-tu que mademoiselle de Montpensier va tout sacrifier pour toi : son nom, sa réputation ? Eh bien ! tu te trompes ; sa parole est donnée... et c'est elle-même qui exige ton départ... Que veux-tu maintenant ?

CAUMONT, se levant, et avec vivacité.

Ce que je veux ?.. je veux la revoir encore une fois !.. malgré tout le monde... en dépit d'elle-même... Mais la voici... laissez-nous... de grace, laissez-nous, Kernis !..

DE KERDIS.

Hâte-toi !.. il est encore temps... les chevaux sont au bas de la terrasse... près du pavillon de Henri IV... Je vais t'y attendre. (Il sort.)

## SCÈNE XI.

CAUMONT, MADEMOISELLE.

MADEMOISELLE, d'un ton froid et sérieux.

Encore ici, M. de Caumont ?..

CAUMONT.

Encore ; oui, madame. Avant d'obéir, j'ai voulu du moins entendre, de votre bouche, l'arrêt qui m'éloigne à jamais de vous.

MADEMOISELLE.

C'est cela, vous n'avez voulu m'épargner aucune douleur.

CAUMONT.

Ah ! madame !

MADEMOISELLE.

Eh bien ! monsieur, soyez satisfait. J'ai vu le Roi. Je venais le conjurer d'accepter mon refus au sujet de ces mariages tyranniques, dont on me persécute ; mais je l'ai trouvé lui-même pâle et dégoûté. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi, me pressa dans ses bras avec affection, et, sans me laisser le temps de lui dire ce qui m'amène ici vers lui, il me parla vivement, longuement de Marie de Mancini, de son amour pour elle, et il pleurait ; et moi, prenant confiance parce que je le voyais homme souffrant, attendre, au lieu de l'entretenir du Portugal ou de l'Angleterre, je lui parlai de vous, monsieur.

CAUMONT.

De moi !

MADEMOISELLE.

Où, de vous ! Je lui dis tout ce que m'avait valu d'amertume et d'injurieux soupçons, votre

dévouement à ma personne, la reconnaissance que j'en ressentais, mon amitié... mon... sais-je encore ce que je lui dis !.. Mais mes larmes coulaient avec les siennes ! Il me plaignait, me consolait !.. Tout-à-coup, son front se redressa... il ne pleurait plus ! Ma cousine, me dit-il, j'ai triomphé, moi, d'une faiblesse qui compromettrait ma dignité de roi ; Mademoiselle de Mancini ne sera pas ma femme ; elle quittera la France. J'ai fait mon devoir, faites le vôtre ! M. de Caumont ne restera pas plus long-temps près de vous ; vous ne devez plus le revoir ! il y va de votre honneur !

CAUMONT.

Son honneur ! Ah ! que j'ai donc bien fait d'aller au-devant du coup qui me menace !

MADEMOISELLE.

Que voulez-vous dire ?

CAUMONT.

Ce que je veux dire, c'est que vous n'avez plus rien à redouter de moi ! Avant une heure, dans un instant peut-être, un ordre du ministre m'aura fait enfermer dans une prison d'état ! A cet ordre je pouvais échapper ; mais je ne l'ai pas voulu, car je l'ai fait parvenir moi-même au capitaine des gardes.

MADEMOISELLE.

Vous !

CAUMONT.

Puisqu'il y va de votre honneur !

MADEMOISELLE.

Ah ! c'est mal, c'est bien mal, monsieur de Caumont ! Je vous devine... Celui qui prétend que l'impossible n'existe pas, a voulu savoir jusqu'où l'on peut aller quand on a surpris un mouvement de pitié dans l'âme d'une femme ! oui, vous avez voulu me placer entre la reconnaissance que je vous dois et un désir impérieux ! Vous avez compté sur un éclat, sans craindre de me compromettre. Ah ! vous êtes bien coupable !

CAUMONT.

Moi, soupçonné d'une telle lâcheté ! que vous me connaissez peu !

Acte d'Acquiescement.

Ma liberté vous deviendrait nuisible,

Car toujours, je suivrais vos pas ;

Vous fuir me serait impossible !

Non, maintenant, je ne le pourrais pas !

Vous fuir, je ne le pourrais pas.

Cette prison, qu'aujourd'hui je réclame,

Ah ! du moins, va vous préserver,

(Raisonné à voix.)

De moi ! de vous-même, madame !

Et je me perds, pour vous sauver.

(Le capitaine des gardes paraît dans le fond.)

MADEMOISELLE.

Qui vient là ?

CAUMONT, faisant un mouvement pour sortir.

Non, vous ne serez pas témoin...

MADEMOISELLE, se plaçant devant lui.

Vous ne sortirez pas ! je vous le défends !..

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE CAPITAINE DES GARDES.

MADemoisELLE, vivement, au Capitaine des gardes.

Que voulez-vous, M. le capitaine des gardes ? Ignorez-vous que ma maison est un lieu d'asile ?... Princesse souveraine de Daombe, duchesse de Montpensier, je ne relève que du roi ! on ne fait pas de prisonniers ici.

LE CAPITAINE.

Votre Altesse se méprend sur le but de ma mission.

CAUMONT.

Votre mission, je la connais, c'est moi épée que vous venez me demander.

LE CAPITAINE.

Non, M. le duc de Lauzun.

MADemoisELLE.

Duc de Lauzun !

LE CAPITAINE.

C'est le titre que vous êtes autorisé à porter désormais en prenant possession du gouvernement du Languedoc, auquel sa majesté vient de vous nommer.

MADemoisELLE.

Serait-il vrai !

CAUMONT.

Mais, cette lettre de cachet ?

LE CAPITAINE.

La volonté du Roi l'a annulée ; vos équipages sont prêts, M. le Duc, et dans une heure, sa majesté vous recevra en audience de congé.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

CAUMONT, MADemoisELLE.

CAUMONT, à part.

Ah ! je comprends la faveur, et je l'apprécie ce qu'elle vaut !

MADemoisELLE, avec enthousiasme.

Duc de Lauzun ! gouverneur du Languedoc !... ah ! le Roi se conduit bien ! et cette fois, nous lui devons obéissance, tous les deux !

CAUMONT.

Obéissance ! mais il n'a voulu que nous séparer ; obéissance ! ainsi, vous consentez qu'on vous livre à ce Charles II, déjà flétri par vingt amours, et qui n'a plus qu'un cœur haï ! à vous offrir !

MADemoisELLE.

Pour nous autres, qu'importe le cœur !

CAUMONT.

Ah ! il n'y a donc pas un moyen d'écarter mes rivaux !..

MADemoisELLE.

Vos rivaux !.. M. de Caumont.

CAUMONT.

Ces rois !.. tout doit donc leur céder, en amour comme en puissance ! Ah ! si l'on pouvait, l'épée au poing, vous disputer à tous ces soupçons couronnés ! quel beau duel ! l'Europe pour témoin, et la duchesse de Montpensier pour prix du combat !

MADemoisELLE.

Qu'osez-vous dire ?.. c'est du délire !..

CAUMONT.

Oh ! oui, du délire... c'était déjà du délire lorsque je vous vis pour la première fois dans nos Pyrénées ; vous si audacieuse, si fière, et pourtant si bienveillante pour tous... du délire, lorsque j'allais en Allemagne, en Italie, répétant sans cesse votre nom... encore du délire... lorsque j'osai tout braver pour me rapprocher de vous... Enfin, en ce moment, quand je vous vois, quand je vous parle... oui, vous l'avez dit, Madame, c'est du délire, et toujours du délire !

MADemoisELLE.

Ah ! de grâce, calmez-vous, M. de Caumont. Songez-y, deux routes ne sont pas ouvertes devant nous, une seule vous reste, partez !

CAUMONT.

Partir, toujours partir !

MADemoisELLE.

Songez aux bienfaits du Roi !

CAUMONT.

Des bienfaits, je n'en veux pas ! Non ! car, si je les acceptais, il me faudrait faire comme vous, Madame, obéir... si je les acceptais, je n'aurais plus le droit de maintenir l'ordre qui nous sépare... je n'aurais plus le droit de vous aimer.

MADemoisELLE.

Taisez-vous !

CAUMONT.

Oui, je quitterai ces lieux ; il le faut ! je vi-  
vrai loin de vous... si vivre m'est possible !..  
mais il ne sera pas dit que Caumont sera venu  
dans cette cour pour y obtenir un titre et des  
faveurs. Vous vous souviendrez que j'y suis ar-  
rivé pauvre et parce que je vous aimais, et que  
j'en suis parti pauvre et vous aimant toujours !

MADemoisELLE, à part.

Ah ! c'est trop souffrir !

CAUMONT.

Je vais vous quitter, Madame !.. je vous dis  
adieu... je ne vous verrai plus !..

MADemoisELLE.

Adieu, M. de Caumont... prenez courage...  
croyez que... Vous n'êtes... pas... seul... (Avec  
explosion.) Mais je souffre, moi ; je souffre autant  
que vous !

CAUMONT.

Serait-il vrai !.. cette pensée me ranime, elle  
me donnera de la force. (Semblant à ses genoux.)  
Mais au nom du ciel, par pitié, seulement par  
pitié, dites un mot, un mot que j'emporterai  
avec moi, et qui me consolera de tout ; dites que  
votre cœur a répondu au mien !

MADemoisELLE.

Ne le savez-vous pas !.. ah ! ce mot, je croyais  
l'avoir prononcé... je vous l'ai dit tant de fois  
en moi-même. Eh bien, je le répète sans hésita-  
tion, avec bonheur ! Caumont, je vous aime !  
en voulez-vous une preuve, une preuve irrévoca-  
ble ; nous pouvons ne plus nous quitter !

CAUMONT, se relevant.

Mon Dieu !

MADemoisELLE.

Je suis lasse d'avoir des tuteurs qui m'opprimant ! mais, laissant de côté les vains honneurs  
de la cour ; je puis me retirer dans ma prin-  
cipale

pauté de Dombes; là, je suis maîtresse absolue. — ainsi, s'il renonce à l'Infante pour épouser celle qu'il aime, quelque obscure qu'elle soit, je l'approuve...

CAUMONT.

Moi, Madame?... Mais que dira-t-on?

MADEMOISELLE.

Que vous importe!

CAUMONT.

Ce qu'il m'importe! quand il s'agit de vous, de votre réputation.

MADEMOISELLE.

Eh! à mon tour, ne puis-je vous faire un sacrifice.

CAUMONT.

Celui-là... l'accepter m'est impossible!

MADEMOISELLE.

Mais, que vous faut-il donc, alors, Monsieur! le Roi vous nomme duc et gouverneur d'une province, et vous refusez! vous ne voulez point me quitter, vous ne voulez point me suivre! A la fin, croyez-vous, qu'il n'y a que vous de mauvaise tête en France? Je saurai bien vous prouver le contraire; et une fois au moins, vous ferez ma volonté!

CAUMONT.

Toute ma vie, Madame!

L'HUISSIER, annonçant.

L'ambassadeur d'Angleterre.

MADEMOISELLE.

Ah! mon Dieu! c'est vrai... je l'avais oublié! mais je ne vous ai pas tout dit. Allez, M. de Caumont, allez m'attendre dans le grand salon... vous y trouverez M. d'Uzès, M. de Guiche... je ne tarderai pas à vous y rejoindre. (Avec abandon.) Au revoir, Caumont.

CAUMONT, avec bonheur.

Adieu, Marie!

(Il sort.)

MADEMOISELLE.

Ah! voilà un adieu bien différent de l'autre.

#### SCÈNE XIV.

MADEMOISELLE, LORD HOPSON.

LORD HOPSON.

J'importe peut-être votre Altesse?... Mais pardon, je ne viens pas encore vous sommer de tenir votre parole...

MADEMOISELLE.

Alors, que voulez-vous donc, Milord?

LORD HOPSON.

Aux termes où nous en sommes... je crois pouvoir implorer une confidence de vous, Madame.

MADEMOISELLE.

Une confidence!

LORD HOPSON.

Le bruit court... je doute qu'il mérite créance, mais on dit que le roi, le roi de France, doit ce soir, lui-même, par un mariage secret...

MADEMOISELLE.

Et quand cela serait, Monsieur! les personnes royales sont-elles donc condamnées à ne jamais écouter les mouvements de leur cœur?... Ne comprenez-vous pas qu'à la fin la patience se lasse... que le moment vient où l'on brise son jong, où les rois, comme les autres se révoltent! et où la voix de l'amour parle plus haut que celle de la politique! Si Louis XIV en agit

LORD HOPSON, à part.

Et moi aussi!

MADEMOISELLE.

Et je fais peut-être mieux que l'approuver!.. Je vous salue, Milord. (Elle rentre.)

#### SCÈNE XV.

LORD HOPSON, puis D'AGUILAR.

LORD HOPSON, seul.

La réception n'a pas été gracieuse. J'y mis!.. le départ de M. de Caumont la désole. Eh mais! quand nous tiendrons, à Londres, notre reine future, il pourrait bien se faire pommer ambassadeur en Angleterre, et... Mais ceci ne me regarde plus. Je n'ai mission que de marier le Roi. Le reste est dans les mains de la providence!

D'AGUILAR.

Milord, que se passe-t-il donc ici?... je viens de me heurter contre des gens bien affairés.

LORD HOPSON.

Ne savez-vous pas la grande nouvelle?

D'AGUILAR.

Le mariage secret du Roi, avec Marie de Mancini.

LORD HOPSON.

C'est ici même, ce soir, qu'il doit se conclure. C'est un rude coup pour l'Espagne! ah! ah! ah! (Il rit.)

D'AGUILAR.

Adieu, l'Infante! ah! ah! ah! (Il rit.)

LORD HOPSON.

Mais je ne me trompe pas, voici le cortège qui se met en marche.

D'AGUILAR.

Nous ne devons pas être vus! les ambassadeurs n'assistent pas aux mariages secrets.

LORD HOPSON.

C'est juste.

D'AGUILAR.

Mais en nous dérobant à tous les regards... (Il éteint les bougies.)

LORD HOPSON, fermant les croisées vitrés du fond. Silence! les voici!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique de M. Desch.

LORD HOPSON et D'AGUILAR, à mi-voix.

Chut! taisons-nous!

Tendres époux,

Couple amoureux, couple fidèle,

Allez, allez à la chapelle;

Passer, passer, c'est bien, c'est bien!

Non, sire, nous ne voyons rien.

(En ce moment, on voit passer dans la galerie, à travers les vitres, un homme, en long manteau et un chapeau à larges bords, descendant la rampe à une femme voilée; ils sont précédés de valets portant des torches, et suivis de deux gentilshommes et deux dames d'honneur.)

CHOEUR MYSTÉRIEUX, au fond.

De la prudence.

Marchons sans bruit,

Dans le silence  
Et dans la nuit !..  
D'AGUILAR et LORD HOPSON.  
Chut ! taisons-nous !  
Tendres époux,  
Couple amoureux, couple fidèle,  
Allez, allez à la chapelle,  
Faites, passez, c'est bien, c'est bien.  
Non, sire, nous ne voyons rien.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DE KERNIS, puis MARIE DE MANCINI.

SUITE DE L'ENSEMBLE.  
DE KERNIS, arrivant.  
Caumont n'est-il plus en ces lieux ?

D'AGUILAR.  
Parlez plus bas !  
LORD HOPSON.  
Il faut vous taire !

DE KERNIS.  
Mais quel est donc ce mystère ?  
D'AGUILAR, courant vers l'autre.  
Il se déroule sous vos yeux !

LORD HOPSON.  
Le roi va vous faire une reine !

D'AGUILAR.  
Ah ! que son hymen soit béni !

DE KERNIS.  
Son hymen ?

LORD HOPSON.  
Avec Mancini.

DE KERNIS.  
Erreur !

D'AGUILAR.  
Non, la chose est certaine.

DE KERNIS.  
Ce mariage, il est rompu !

D'AGUILAR.  
N'en croyez rien !

LORD HOPSON.  
Nous avons vu !

DE KERNIS.  
O rage !

D'AGUILAR.  
Voyez-vous les flambeaux, la chapelle !

DE KERNIS.  
Je cours au Cardinal en porter la nouvelle !

LORD HOPSON et D'AGUILAR, le retenant.  
Non, chevalier, vous n'irez pas !

DE KERNIS.  
Rien ne peut reténir mes pas !

LORD HOPSON et D'AGUILAR.  
De la prudence !  
Et pas de bruit !  
Faites silence !  
Trop parler nuit.

DE KERNIS.

Plus d'espérance !  
Le sort maudit,  
Dans ma souffrance,  
Me l'interdit !

MARIE DE MANCINI, entrant par l'appartement de Mademoiselle.  
Eh ! quel, messieurs, ensemble !

DE KERNIS, avec transport.  
O ciel ! c'est vous, Marie !

D'AGUILAR.  
En habit de voyage..

LORD HOPSON.  
Et qui donc se marie ?

MARIE.  
Hélas ! ce n'est pas moi..

DE KERNIS.  
Les cœurs en soient loués !

D'AGUILAR, à Hopson.  
Qu'en pensez-vous ?..

LORD HOPSON.  
Je crois que nous sommes joués !..

ENSEMBLE.  
LORD HOPSON et D'AGUILAR.

Quoi, ce n'était pas elle !  
Ce n'était pas le Roi !  
La surprise est cruelle !  
Ah ! quel échec pour moi !

DE KERNIS.  
Non ! ce n'était pas elle !  
Ah ! quel moment pour moi !  
Trop heureuse nouvelle !  
Je ne crains plus le Roi !

MARIE, à part.  
Ils sont à la chapelle !  
Mais quel moment pour moi !  
Il faut, doucement, cruelle !  
Ne plus revoir le Roi !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, CAUMONT, MADEMOISELLE, ensuite, GAUTIER.

UN HUISSIER annonçant :  
M. le duc et M<sup>me</sup> la duchesse de Lamun !

CAUMONT.  
Oui, messieurs, je suis son époux.

LORD HOPSON.  
Ce mariage est nul !.. Nous appelons au Roi !

MADemoiselle, avec ironie.  
Est-ce au roi d'Angleterre, Milord ?

MARIE.  
A la bonne heure ! car au Roi de France, ils n'ont que des remerciements à faire.

MADemoiselle.  
Que dis-tu, Marie ?

MARIE.  
Louis m'aime, et pourtant je pars. Mais, au moment de pénibles adieux, il a compris qu'il devait y avoir au moins quelqu'un d'heureux dans sa famille. Lisez, monsieur de Lamun..  
(Elle lui remet un papier.)

CAUMONT, Haut.

« Moi, le Roi, voulant enso refreuer le pen-  
chant à la liberté de M<sup>lle</sup> de Mootpensier, je lui  
ordonne de prendre sur-le-champ un époux...  
en Portugal... (Mouvement de d'Aguilar.) En An-  
gleterre... (Mouvement d'Hopson.) ou en France...  
à son choix. » (Ride.) Je représente la France,  
messieurs ! Quel honneur pour la Gascogne !

GAUTIER, entrant, et à demi-voix, à Caumont.

Ah ! voos voilà, mon cher maître... J'ai trouvé  
le petit logement.

CAUMONT.

J'ai mieux que cela, mon brave Gautier... je  
loge au château.

GAUTIER.

Ça n'est pas possible ?

MADemoisELLE.

Pour M. de Caumont, l'impossible n'existe pas.

FIN.

NOTA. S'adresser pour la Musique de cette pièce, et pour celle de tous les ouvrages du répertoire du  
Vaudeville, à M. B. TARANNE, bibliothécaire dudit théâtre.

VA1 1527558